

Bulletin météorologique.

L'évadé de l'île du Diable.

Washington, 13 décembre. Prévisions pour la Louisiane — Beau temps; vent du nord-ouest.

La coalition contre l'Angleterre.

Il se passe au fond de l'Asie, l'extrême Orient, des faits étranges et qui semblent, au premier abord, inexplicables. Nous assistons à une véritable coalition des puissances européennes contre l'Angleterre. Nous voyons l'Allemagne s'entendre non seulement avec le czar, mais fait étrange avec la France, pour faire échec à la Grande-Bretagne, dans ce bloc asiatique où depuis près d'un siècle elle se croyait la maîtresse absolue.

Il en était temps, en effet. L'Asie n'est plus, comme il y a trente ou quarante ans, un vaste pays à moitié inconnu, séparé du reste du monde par une sorte de muraille de la Chine, au delà de laquelle personne n'osait poser le pied. Tout le monde y a pénétré aujourd'hui, — la Russie, la France, l'Allemagne, l'Italie, même les Etats-Unis, qui tout en étant séparés par l'océan, en sont plus voisins que les Etats de la vieille Europe.

Lisez à ce sujet, les dépêches que nous publions, ce matin, et qui donnent une haute idée des progrès des missions américaines en Asie. Sur ce terrain essentiellement pacifique et moral, toutes les puissances s'entendent. Elle ne veut ni laisser l'Angleterre dominer ces vastes et populeuses contrées, ni par ses armées, ni par ses missions.

Il s'opère, dans l'Extrême-Orient, le même travail qu'en Afrique, que les puissances tendent à se partager tout entière, en vertu de conventions qui lient à chacune d'elles, à l'intérieur des côtes qu'elles occupent déjà, de vastes territoires connus sous le nom de Hinterland, qu'elles ne possèdent pas encore effectivement. Les obstacles que leur crée la Grande-Bretagne, partout dans le Continent noir, elles les retrouvent dans l'Extrême-Orient, et c'est là le secret de la coalition que nous voyons s'y former. Les Etats-Unis eux-mêmes se mettent de la partie et ont la prétention de dire leur mot dans la question. Rien de plus naturel. Derrière les missionnaires, arrivent les ballots de marchandises américaines qui ont débouchés dans l'Extrême-Orient, que ceux de l'Angleterre. Les Américains et les Anglais peuvent bien s'appeler voisins; mais ce sont des cousins rivaux, parce que les uns et les autres convoitent le même héritage, et il ne se passera pas bien longtemps, avant que l'Union n'entre dans la triple coalition dont nous parlions tout à l'heure.

Si les affections de vos personnes ont une origine surréaliste, la Belle-Parole d'Ayer vous le a plus de bien que toute autre médecine.

Cet évadé de l'île du Diable, on est intrigué de l'histoire, s'appelle Chabannes, compagnon du Doyen de Liberté, dit Nivernais-Noble-Coeur-C. T. D. D. L., ce qui évoque en nous le souvenir de Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas des Va-nu-pieds de Léon Cladel.

Le Compagnon du Doyen Henri Chabannes, compromis dans un fait qui complote sur l'Empire, avait été dirigé sur l'île du Diable en même temps qu'un certain nombre de condamnés politiques: Charles Carpezat, évadé de Belle-Ile; Pindri, cousin de l'auteur de l'attentat d'août 1885.

Tandis que le ponton le «Castor» les transportait à la Guyane, Carpezat avait déjà tenté de brûler la politesse à ses gardiens, et c'est apparemment ce qui donna l'idée à Chabannes de préparer une évasion en règles dès leur arrivée à l'île du Diable.

Il convient d'ailleurs de dire que le régime de l'île était plutôt doux aux condamnés politiques, qui recevaient la visite des gardiens seulement une fois par semaine. M. Napoléon Ney, qui va publier dans la «Revue des Revues» le récit détaillé de l'évasion de Chabannes, raconte chacun d'eux plantant sa tente où il lui plaisait et le jardinage était leur occupation ordinaire.

Par les détails qu'on va lire on verra que l'évasion de l'île du Diable n'était cependant pas chose facile. Il ne fallut pas moins, en effet, de la connivence de tous les détenus pour mener à bien la périlleuse entreprise.

Les gardiens étant dans une île voisine, Chabannes et ses compagnons décidèrent de construire un radeau à l'aide duquel ils gagnèrent la rive guyanaise. Un arbre énorme précédemment s'échoua sur la rivière; c'était un charbon miraculeux qui servait à merveille les prisonniers.

Chabannes, mettant à profit son métier de tonnelier, construisit, avec les éléments de tous genres que possédaient les prisonniers, des caisses arrondies destinées à supporter le radeau. Tandis qu'il terminait ses tonneaux, d'autres travaillaient les charpentes, ce qui donna une sorte de mâture filamenteuse qui croit dans l'île et qui leur donna mille pieds de cordes. Avec leurs chemises et leurs blouses cousues ensemble, ils confectionnèrent la voile du départ, une sorte de voile de fortune. Ce jour-là aussi, Chabannes acheta trois paires de rames. Il ne restait plus qu'à réunir sur le rivage toutes les pièces sèches dans divers points de l'île. Le départ fut fixé au lendemain.

Mais, dit M. Napoléon Ney, au moment de quitter l'île on s'aperçut que le radeau ne pouvait emporter qu'un nombre restreint de passagers: Chabannes Carpezat, Bougueney, Gustave Gérard, Babin, Pianori et Bohenski.

«Tous nos camarades», écrivait Chabannes, étaient sur le rivage ou assis de gradins en gradins sur les rochers pour nous voir. La nuit était claire, trop claire même, car nous craignons d'être aperçus par quelque fonctionnaire de l'île Royale. La mer était unie comme une glace, la brise pas tout à fait assez forte pour gonfler notre voile. Mais quelques heures plus tard elle s'éleva pour nous aider à naviguer. Les requins sautaient autour de nous, mais cela ne nous effrayait pas.»

Chabannes et ses compagnons passèrent sur leur radeau quatre-vingt-douze heures, naviguant tour à tour à la voile et à la rame, tantôt se rapprochant de la terre, où ils manquèrent de tomber dans un poste de gendarmes français, tantôt poussés au large par les courants.

Luttant avec désespoir contre le flot qui les entraînait hors de leur route, ils aperçurent soudain un bateau vapeur qui semblait venir vers eux. Ils crurent qu'il était envoyé à leur poursuite, firent force

de rames et réussirent à s'en éloigner.

«Ayant abordé sur une île désolée, loin de toute habitation, ils durent reprendre la mer, et pendant cinq jours, ils naviguèrent, se nourrissant de crabes et d'eau salée. Bobemski fut pris d'un accès de folie furieuse. Il devait périr quelques jours plus tard avec Pianori, dans un marais, où on retrouva leurs corps rongés par des crabes.

Quant à leurs camarades, ils purent enfin gagner une plantation hollandaise: ils étaient tous dans un état pitoyable.

Le lieutenant de police Badin les conduisit au procureur général de la colonie à qui les évadés donnèrent leur parole d'honneur qu'ils étaient des condamnés politiques. Il leur demanda ensuite le pays où ils désiraient être conduits, leur offrant l'hospitalité de la colonie jusqu'au départ du navire qui devait les débarquer à New York.

M. Ney raconte que pendant leur séjour à Paraguy, Chabannes et ses compagnons furent une nuit subitement éveillés.

«Qui est là? — Ce sont Guérin, Meunier, etc. Nous venons de l'île du Diable. Nous sommes vingt, et quatorze arriveront probablement demain. L'exemple des premiers évadés, dit-il, avait été suivi par d'autres. En moins d'un mois «quarante et un» détenus avaient réussi à quitter leur prison. Le radeau des quatorze derniers condamnés fut seul repris par un navire envoyé à leur poursuite.»

Zola et la trahison.

Il y a quelques jours, M. Emile Zola se livrait à une apologie extravagante de M. Schenker-Kestner, qu'il érigait en héros sur le piédestal du fameux dossier qui n'a jamais été soumis à qui que ce soit, ni examiné par personne, ce qui prouve qu'il n'y avait rien dedans.

Faire l'éloge de ce sinistre farceur, c'était déjà énorme, attendu que, s'il avait quelque chose à dire pour prouver l'innocence de Dreyfus, il est on ne peut plus coupable de s'être enfermé dans un silence majestueux, après avoir annoncé si solennellement qu'il parlerait. Et que, s'il n'avait rien dans son sac, s'il n'avait pas de preuve ni même de commencement de preuve, il a commis la plus inouïe action en prétendant à l'odieuse campagne qui se poursuit actuellement contre l'armée.

M. Zola, cependant, ne s'en est pas tenu là.

Il s'est fait interviewer par un rédacteur du «Matin», dans le gilet duquel il a déposé la stupéfiante déclaration qu'on va lire:

«Le crime de trahison est un crime tout moderne, dans la portée n'est point aussi considérable que le feraient croire le débordement actuel des colères et les clamours furieuses. Je trouve donc parfaitement excessif tout le bruit et l'agitation soulevés par une faute qui ne dépasse pas, à mon sens, tant d'autres fautes, et je ne comprends pas que certains surexcitent ainsi l'opinion publique contre un malheureux, mais coupable.»

A force de modernisme et de naturalisme, Zola en arrive, au voit, à excuser la trahison, à la présenter comme un incident de médiocre importance, somme toute, comme une faute «ce qui ne dépasse pas tant d'autres fautes.»

Ce serait à se demander si le reporter a bien fidèlement transcrit les expressions ou traduit la pensée de Zola, tant les propos qu'il lui prête sont déconcertants et monstrueux.

Et, pour en reconnaître la vraisemblance, il faut se rappeler que ce même M. Zola, qui

plaide aujourd'hui les circonstances atténuantes, non seulement pour le crime de trahison, mais pour le trahison en général, s'est montré en plus d'une circonstance, d'un patriotisme onduoyant et divers.

On n'a pas oublié qu'étant à Venise, il y a deux ans, il poussa la flagornerie envers ses hôtes jusqu'à revendiquer l'origine étrangère de sa famille. Tellement étranger, Zola qu'il sollicitait, quelques jours après, une audience d'un souverain étranger et se livrait au lèche-gue de bottes le plus répugnant.

Attendons-nous à voir Zola se proclamer Allemand à Berlin, Anglais à Londres, Russe à Pétersbourg, et Juif à la synagogue.

Quant on est d'un cosmopolitisme aussi complaisant, il n'est pas étonnant qu'on soit disposé à l'indulgence pour les traitres.

Le crime de trahison, pour lequel Dreyfus a été condamné, n'apparaît comme le plus horrible des forfaits qu'à ceux qui ont au cœur et dans le sang l'amour profond de la patrie.

M. Zola a peut-être raison de se dire étranger. En tout cas, c'est un drôle de Français!

Le «furet des planètes.»

Tandis que les reporters font de vains efforts pour essayer de découvrir les femmes volées de l'affaire Dreyfus, les astronomes, plus heureux, découvrent des planètes.

Un savant, M. Charlois, attaché à l'observatoire de Nice, a en effet déniché dans le ciel un nouveau petit astre, au cours de la claire nuit froide du 23 au 24 novembre dernier.

C'est d'ailleurs le quatrième astéroïde signalé, en cette seule année 1897, par M. Charlois, qui détiend de loin le record des découvertes célestes, car il en est à sa 91me planète.

Dans le monde des astronomes, on a du reste surnommé M. Charlois le «furet des planètes», de même que l'on appelait Messier le «furet des comètes.»

Le nouveau petit astre, que l'on suppose être l'un des débris stellaires qui circulent entre les orbites de Mars et de Jupiter, a été tout simplement baptisé: «numéro 429». En effet, le nombre des planètes récemment découvertes est devenu si grand que l'on a épuisé, à les désigner, tous les noms mythologiques possibles.

Aujourd'hui, les étoiles du ciel, imitant d'ailleurs en cela celles des cafés-concerts, ne sont plus, dans les programmes astronomiques, que des numéros.

Les lettres de M. Esterhazy

Le «Figaro» annonce que, sur l'ordre du général de Pellieux, un commissaire a saisi chez une tierce personne tout un dossier de correspondances écrites par M. Esterhazy. «Ces lettres, dit le «Figaro», nous les avions depuis longtemps eues sous les yeux.»

Voici quelques extraits: «Les Allemands mettront tous ces gens-là à leur vraie place avant qu'il soit longtemps.»

«Voilà la belle armée de France! C'est honteux! Et, si ce n'était la question de position, je partais demain. J'ai écrit à Constantinople; si on me propose un grade qui me convienne, j'irai là-bas; mais je ne partirai pas sans avoir fait à toutes ces canailles une plaisanterie de «ma façon.»

«Nos grands chefs, poltrons et ignorants, iront une fois de plus peupler les prisons allemandes.»

«La lettre suivante concerne une artiste parisienne qui avait été l'amie de M. Esterhazy et au sujet de laquelle il écrivait: «... Je suis à l'absolu merci de

cette drôlesse, si je commets vis-à-vis d'elle la moindre faute. Et c'est une situation qui est l'objet d'un grand intérêt.»

«Je suis absolument convaincu que ce peuple ne vaut pas la cartouche pour le tuer, et toutes ces petites lâchetés de femmes seules auxquelles se livrent les hommes me confirment à fond dans mes opinions.»

«Il n'y a pour moi qu'une qualité humaine, et elle manque complètement aux gens de ces pays, et, si ce soir on venait me dire que je serais tué demain comme capitaine de uhlands en sabrant des Français, je serais certainement parfaitement heureux.»

«... Tu te trompes complètement sur ma nature et mon caractère; je veux certainement, au point de vue général, infiniment moins que le dernier de tes amis, mais je suis un être d'une toute espèce qu'eux; c'est du reste là-dessus qu'on se trompe généralement sur mon compte; mais, à l'heure présente, exaspéré, aigri, furieux, dans une situation absolument atroce, je suis capable de grandes choses si j'en trouvais l'occasion, ou de crimes si cela pouvait me venger.»

«Je ne ferais pas de mal à un petit chien, mais je ferais tuer cent mille Français avec plaisir.»

«... Ah! les on-dit, avec le «on» anonyme et lâche, et les hommes immondes qui vont d'une femme à une autre, colporter leurs ragouts de lupanar et que chacun écoute, comme tout cela ferait triste figure dans un rouge soleil de bataille, dans Paris pris d'assaut et livré au pillage de cent mille soldats ivres!»

«Voilà une fête que je rêve. «Ainsi soit-il.»

Le théâtre de M. Dreyfus

La «Libre Parole» s'étonne que M. Mathieu Dreyfus ait pu obtenir l'autorisation d'éduiter un théâtre auprès d'un des principaux forts du camp retranché de Belfort, en pleine zone militaire.

Non seulement ce théâtre est proche du fort de Bellevue, mais il n'est séparé de lui que par un mur mitoyen et il est en communication avec le fort. Dans les dépendances de sa propriétés, en effet, Mathieu Dreyfus a fait construire, à l'intérieur d'une capacité considérable, peu en rapport avec les besoins, restreints des hôtes: environ 100,000 litres.

De cette citerne, il y a une galerie souterraine qui pénètre directement dans le fort, caniveau dans lequel un homme peut circuler.

Une des ailes du théâtre est flanquée d'une tour, un véritable observatoire couronné d'une plate-forme. De ce poste, non seulement on voit parfaitement ce qui se passe dans le fort de Bellevue, mais on distingue nettement la première gare allemande, gare pourvue d'un quai de débarquement.

Ce serait un poste merveilleux pour correspondre avec les Allemands par le télégraphe optique. Or Mathieu Dreyfus a dans son théâtre des appareils mécaniques de télégraphie optique.

Détail noté: cette tour a été surélevée depuis la construction du théâtre.

Et maintenant, voulez-vous savoir à qui est confiée la garde de ce étrange observatoire? A un concierge allemand!

UNE BONNE HISTOIRE.

Les journaux new-yorkais racontent la bonne histoire suivante.

Mme McKinley, la femme du président des Etats-Unis, possède une jolie chatte angora qui, il y a quelques semaines, a mis au monde quatre petits. Il s'agissait de baptiser les petits chats.

Mme McKinley a donné au plus beau le nom de «Charles Decker»,

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

«On ne sait ni où ni comment cette liaison a commencé. On dit que ce serait à Paris où le comte aurait rencontré Thérèse dans des circonstances romanesques.»

«Désespérée, elle aurait voulu en finir avec la vie. Le hasard aurait amené M. de Bussey à temps sur son chemin.»

«J'étais chez le capitaine il y trois jours. Le pauvre homme m'a presque confirmé cette légende. Il me parle souvent de toi et de ses petites-filles.»

«Il te conserve une grande affection et fait des vœux pour tes succès et ton bonheur, s'il en est encore de possible pour toi. Il se demande sans cesse ce que tu es devenu.»

«Son ignorance est un de ses grands chagrins mais j'observe tes instructions à la lettre. «C'est un brave cœur. Nous cautions de toi, lorsque sa fille est survenue. Elle est plus ou moins belle que jamais.»

«Son visage, son teint, sa taille, ses cheveux, tout en elle est admirable. «Mais quelle tristesse incurable, mon ami! «Le n'est pas au moins qu'elle ait à se plaindre de la fortune. «Le comte de Bussey est puissamment riche, d'autant plus que depuis la mort de sa première femme il a vécu dans la retraite

nom appartenant au journaliste qui a préparé la sensationnelle suite de la belle Cubaine Evangelina Cineros; un autre fut solennellement baptisé «Evangelina Cineros»; quant aux deux autres, on les désomma «Weyler» et «De Lome» (c'est le nom de l'ambassadeur d'Espagne à Washington), et ces deux derniers furent aussitôt noyés.»

Il paraît que M. McKinley s'est beaucoup divertit de cette plaisanterie que les journaux espagnols trouvent de mauvais goût. Espérons, grands dieux! qu'il n'en résultera pas d'embarras diplomatiques: il n'y a vraiment pas là de dans de quoi fouetter un chat.

ARTISTES ET TORÉADORS.

Il n'y a pas que les artistes dramatiques et chorégraphiques qui soient couverts d'or en Amérique. Dussions-nous froisser l'amour-propre de Mlle Cléo de Mérode, nous sommes forcés d'avouer qu'un toréador l'emporte au point de vue des appointements sur une étoile de la danse.

Un impresario américain vient d'engager un des plus populaires toréadors espagnols, Luis Mazzantini, pour donner deux corridas au Mexique, à raison de 15,000 pesetas par corrida.

Son engagement terminé, Mazzantini a l'intention de donner pour son propre compte une série de courses de taureaux dont le produit, ajouté au prix de son engagement, doit lui rapporter en deux mois 350,000 francs net.

Le Monde Moderne

5 Rue St-Benoit, Paris.

Sommaire du No de décembre 1897.

Frontispice. Signaletto, par P. Vigé d'Orsem — 13 compositions de Popiano. Les quarante fantes de l'Assommoir — 14 illustrations. William Bouguereau, par Emile Bayard — 15 reproductions.

Saint-Etienne, par Charles Lallemand — 16 illustrations. Les artistes de l'Est, par Paul Cros — 17 illustrations. Le Musée de la Ville de Paris, par André Godard — 18 illustrations.

Un musée-kiosk derrière le rideau, par C. de la Motte — 19 illustrations. Le mouvement littéraire, par Léo Claretie — 20 illustrations. Chronique théâtrale, par Maurice Leblanc — 21 illustrations.

Chambre scientifique, par G. Marceuil — 22 illustrations. Evénements géographiques et cosmologiques, par Gaston Rouvier — 23 illustrations. Encyclopédie encyclopédique — 24 illustrations.

Questions finissimes — La Moine du Moine — Carot finissimes — Le Moine finissimes. Les Cinq de la mode — Jans et révolutions — B. B. legraphie.

Supplément Musical — Les Maitres Chanteurs de Nuremberg, de Richard Wagner.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er DECEMBRE 1897.

I. — Pas à pas, deuxième partie, par Mme P. Caro. II. — Le Monarchie Austro-Hongroise, par M. Charles Bonet. III. — Les responsabilités médicales, par M. de Brocard, de l'Académie des Sciences.

IV. — La photographie est-elle un art? par M. Robert de La Selve. V. — Poésie, par M. Albert Samain. VI. — L'influence atomistique dans le mouvement français, par M. Joseph Texte.

VII. — Fictions nouvelles en prose et en vers, par M. G. Valéry. VIII. — La vie d'Alfred Lord Tennyson, par M. G. Valéry. IX. — Revue de critique, — Salomon, un Vandouille — Poésie, — Salomon, un Vandouille — Tristan de Lézou, à la Comédie-Française — Le bien d'Israël, un théâtre Antoinette — M. de Bussey, par M. Jules Lemaitre — Les étrangers — Les romans italiens en 1897, par M. T. de Wyzewa.

X. — Chronique de la quinzaine bibliographique, par M. Francis Char-

«Puis il se redressa, tout frémissant encore de colère et d'enivrement, et dit d'une voix rageuse: — Travaillons! FIN DE LA PREMIERE PARTIE.»

DEUXIEME PARTIE.

FILLE DE MILIONNAIRES.

QUINZE ANS APRES.

«Le 12 mai 1894, une voiture à quatre roues, vieille et pondreuse, attelée de deux forts bidets de poste et menée rondement par un cocher de louage, comme la voiture et les chevaux, suivait au grand trot la rue principale de Châtillon et, passant sous le porche de l'auberge des Deux-Biches, s'arrêta devant l'écurie.»

«Thérèse mariée! Thérèse devenue comtesse de Bussey! Raymond perdue, malheureuse peut-être...»

«Il fit un effort sur lui-même, enferma les deux lettres dans un tiroir du bahut qu'il avait devant lui, se pencha sur la tête de sa fille, la prit à long baisers, et lui donna un long baiser!

A continuer.

«Strop calmant de Mme Winslow Ce strop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE personnes pour leurs ENFANTS EN DENTITION, et par les SUCES FORTS, CALME L'ENFANT, ANOUILLE SES GEMMEMENTS, SOULAGE LES DOULEURS GOUTTES, LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Ecrivez de demander le «strop calmant de Mme Winslow» à son adresse: 15, rue de Valenciennes, Paris.»